



Credit photo: Baobab de Pixabay

SÉNÉGAL

« *Il faut créer des jardins botaniques pour sauver les espèces menacées* »

*Interview de Bachirou Gueye,
phytothérapeute et spécialiste des plantes médicinales
responsable du jardin ethnobotanique du parc Hann*

À l'ombre des feuillages qui bordent les allées du parc Hann, au cœur de Dakar - capitale du Sénégal - Bachirou Gueye, 73 ans, observe les parcelles où poussent de précieuses plantes médicinales. Des panneaux, positionnés stratégiquement, indiquent les propriétés de chaque végétal et dans quels cas les utiliser. Moringa, bissap (NDLR : *Hibiscus sabdariffa*), avec laquelle est préparé le bissap, Artemisia, Arbre à soie, Fromager, Aloe vera et même Baobab, l'un des emblèmes du pays, constituent un infime échantillon qui traduit la diversité de la flore locale. Les visiteurs s'étonnent bien souvent des capacités de guérisons insoupçonnées de certaines espèces, sous le regard amusé et bienveillant du vieux sage qui, lui, connaît les secrets des plantes médicinales depuis bien longtemps.

Né dans une famille de tradipraticiens, ce phytothérapeute réputé et spécialiste des plantes médicinales est également le responsable du jardin ethnobotanique du parc Hann. Avec passion et érudition, il partage son savoir issu de ses études de sciences botaniques et d'herboristerie, et son expérience de l'utilisation des plantes dans un cadre naturopathique au Sénégal, où la population recourt toujours majoritairement à la médecine traditionnelle.



Bachirou Gueye : À 73 ans, Bachirou Gueye continue à s'occuper régulièrement des malades grâce aux plantes et transmet son savoir à la nouvelle génération.

Interview

Hi : *Pourriez-vous nous présenter les différents éléments qui composent la pharmacopée sénégalaise ?*

Il existe toutes sortes de plantes, de toutes les strates, que ce soit la strate herbacée, la strate arbustive, la strate arborée, et également les plantes aquatiques. Ici, au jardin ethnobotanique du parc Hann, nous avons divisé les plantes en treize secteurs et nous comptons plus de 250 espèces ! Dans tout le pays, on recense plus de 600 espèces plébiscitées par la médecine traditionnelle. On les utilise en racine, en décoction, en poudre, en feuille, en fleur, en gel ou directement dans l'alimentation.

*L'une des plantes que nous utilisons le plus est l'*Artemisia annua* (armoise annuelle, une plante originaire de Chine, NDLR), qui sert à prévenir et à soigner le paludisme, une maladie infectieuse propagée par certains moustiques anophèles, qui touche malheureusement encore beaucoup de Sénégalais. C'est vraiment une plante magnifique, qui permet de faire baisser la fièvre, de guérir les maux de tête, d'apaiser*

les règles douloureuses... Evidemment, il y a aussi le baobab, qu'on surnomme « l'arbre pharmacien », car il regorge de bienfaits ! Toutes les parties de cet arbre sont utilisées : des feuilles aux graines, en passant par le fruit, appelé bouye ou « pain de singe » car les singes s'en régalaient. Le bouye est particulièrement réputé pour son action anti-diarrhéique. On recommande aux touristes d'en faire une cure en arrivant chez nous (rires) !

Hi : *Quels sont les cas les plus fréquents pour lesquels on vient vous consulter ?*

Les personnes viennent nous voir avec nombre de maladies différentes, jusqu'au cancer. J'utilise les plantes pour soigner les ulcères, l'hypertension artérielle, l'épilepsie, la grippe, le paludisme, le diabète, éliminer les vers intestinaux, etc. Les femmes sont surtout touchées par des maladies gynécologiques comme des fibromes, des kystes ovariens, des cancers du col de l'utérus, des règles douloureuses ou des aménorrhées... Et pour les hommes, on va plutôt traiter des incontinences urinaires, des asthénies sexuelles, de l'infertilité ou des hypertrophies bénignes de la prostate. Il m'arrive aussi d'utiliser des plantes chez des personnes

atteintes de leucémies, que ce soit chez les enfants ou chez les adultes. C'est plus simple à endiguer quand il n'y a pas de métastase. Même quand il y en a, on peut souvent bloquer la prolifération avec les plantes, même si c'est difficile de les faire disparaître totalement. Evidemment, ces personnes sont également suivies par des docteurs en médecine allopathique, nous agissons en complément !

Hi : Justement, vous qui baignez dans la médecine traditionnelle depuis l'enfance, quel regard portez-vous sur la médecine moderne ?

Je leur envie leurs machines (rires) ! Plus sérieusement, le défi d'un tradipraticien est de pouvoir bien interpréter les symptômes pour prodiguer les plantes adaptées. Donc, ce que moi j'envie à la médecine moderne, ce sont les diagnostics fiables que l'on peut obtenir grâce à la technologie : les radiographies, les scanners, les analyses de sang, etc. Tous ces examens sont très utiles. Maintenant, certains tradipraticiens posent des questions très précises à leurs patients, en leur demandant quelles sont leurs habitudes au quotidien, celles qui peuvent nuire à leur santé s'ils ont une alimentation équilibrée, etc. Grâce à ce questionnaire, on détermine les symptômes de manière plus précise et on est capable de trouver les plantes qui peuvent aider le malade.

Moi-même, si j'ai besoin d'un diagnostic plus précis, je vais faire mesurer mon taux de glycémie, mon taux de graisse, ma tension, etc. Je vais consulter juste pour cela mais n'ai pas besoin de plus. Car si j'ai besoin d'antalgiques, d'anti-inflammatoires, je les trouve dans les plantes. Et n'importe quel produit, je peux l'avoir grâce aux végétaux car la pharmacie moderne utilise les molécules de plantes pour produire les médicaments. Elles nous offrent tout pour nous soigner. On peut même fabriquer du parfum avec les plantes à parfum, ou concocter des produits hydratants pour la peau. Les possibilités sont infinies !

Hi : On estime qu'au Sénégal, 80% de la population a recours à la médecine traditionnelle pour se soigner. Comment expliquez-vous cette tendance ?

Tout à fait, et selon l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), c'est même 80% de la population du continent africain qui se soigne grâce à la médecine traditionnelle ! Avec la Conférence d'Alma Ata, en 1978, cela a aussi été dit, et on a souligné la nécessité de l'accès aux soins de santé primaires. Certaines personnes font plus confiance à la médecine traditionnelle car elles ont toujours connu cette façon de se soigner, leurs parents y avaient recours aussi, etc. C'est pourquoi la médecine traditionnelle a toujours une place très forte dans notre société. Malheureusement, les lobbies manufacturiers ne veulent pas que, dans les pays du

monde, les gens vivent leur médecine de proximité par le biais des végétaux, comme la phytothérapie et la naturopathie. Il est donc nécessaire et important de résister et transmettre nos savoirs.

Il faut aussi souligner qu'ici, au Sénégal, il est plus économique de se tourner vers un tradipraticien que de se faire soigner à l'hôpital ou acheter des médicaments, qui sont chers par rapport aux revenus des habitants. Certaines populations rurales sont aussi trop éloignées des centres de santé et se tournent donc vers le tradipraticien du village quand elles tombent malades. Tous ces facteurs font que, chez nous, la médecine traditionnelle a de beaux jours devant elle !

Hi : Certaines plantes médicinales peuvent-elles être utilisées au quotidien ?

Oui, si on en connaît les propriétés, bien sûr. Le Moringa, par exemple, est intéressant car il contient les huit acides aminés essentiels, ce qui est plutôt rare. On le considère comme un « super aliment ». On peut en prendre une petite cuillère à café par jour. Le bouye (fruit du baobab), lui, est appelé « le lait du pauvre ». Mais moi je l'appelle simplement « lait végétal » parce qu'il est consommé même par les riches (rires) ! Le bouye contient deux fois plus de calcium que le lait de vache, ainsi que de grandes quantités de vitamines B et C. Je dis toujours à mes patients qu'il est plus important de consommer le lait végétal que le lait animal. On dit que de tous les mammifères volants, pédestres et aquatiques, seul l'Homme continue, après le sevrage, de boire du lait et de le faire boire à ses enfants...

Le problème, c'est que l'enzyme qui nous sert à assimiler le lactose disparaît à l'âge adulte, ce qui le rend plus difficile à digérer pour notre organisme. Je recommande donc une alimentation plutôt végétarienne, un mode alimentaire que je suis depuis plus de douze ans. Il y a des moments où je mange comme tout le monde, quand les circonstances ne me permettent pas d'éviter la viande, lors de mariages, par exemple, ou de grands rassemblements. Je ne peux pas toujours me déplacer avec mes alternatives végétariennes ni demander que l'on me prépare un repas à part. Il faut savoir s'adapter, si l'on fait attention au quotidien, il n'y a pas de mal à faire des écarts.

Hi : Le 10 octobre 2020, le tradipraticien Abdou Salam Cissé a demandé à l'État du Sénégal de répertorier les plantes médicinales afin de mieux organiser leur production du fait que certaines d'entre elles sont menacées d'extinction à cause du changement climatique. Qu'en pensez-vous ?

Il y a plusieurs choses. Répertorier les espèces de plantes médicinales, c'est déjà fait depuis très longtemps. En 1749, un jeune Français, Michel Adanson, éminent botaniste, a été le premier à avoir observé et collectionné

les plantes africaines. Jusqu'à aujourd'hui les botanistes se réfèrent à son travail, on connaît donc les espèces qui poussent au Sénégal. Mais effectivement, pour mieux les protéger, on pourrait mieux localiser leurs emplacements géographiques, là où elles poussent à l'état sauvage ou non, car il y existe un vrai problème dans l'utilisation de ces plantes.

On accuse toujours le changement climatique. Mais ce sont les Hommes eux-mêmes qui font disparaître les plantes, avec une utilisation abusive et incontrôlée ! Le problème aussi, c'est que les Hommes ne replantent pas. Je suis Sénégalais, mais je le dis : ce n'est pas dans notre culture de reboiser. Alors que quand tu manges un fruit important, rare, tu dois lui donner sa chance en replantant ses graines pour qu'il revive. S'il n'y avait pas la main de l'Homme, le changement climatique ne serait pas advenu. En effet, dans la région sahélienne au nord du pays, une étude a montré que 81 espèces végétales menacées d'extinction ont disparu car la sécheresse et les températures ont augmenté ces dernières années..

Hi : Comment, selon vous, pourrait-on alors endiguer la disparition de ces espèces ?

L'administration sénégalaise devrait permettre à la population de faire des jardins ethnobotaniques par le bais des communes par exemple. Individuellement, chaque personne ne peut pas installer son jardin pour cultiver toutes les espèces menacées, car c'est trop cher. Il faudrait en outre aller chercher certaines espèces à travers tout le Sénégal, c'est ce qui est contraignant et demande du temps... La solution est donc d'avoir une personne morale, comme l'État, les communes, ou encore les universités. Il y en a eu des jardins botaniques créés dans les facultés de médecine et de sciences à Dakar ; ici, au parc de Hann, ou encore dans le Nord, à Saint-Louis. Malheureusement certains de ces jardins n'existent plus que de nom car ils ont été laissés à l'abandon. Le souci, c'est qu'il n'y a plus personne qui connaissent bien les plantes, alors ils tâtonnent. Il faudrait donc aussi éduquer les citoyens à prendre soin des plantes, à savoir les cultiver. Ceux qui connaissent les plantes sont aussi ceux qui savent soigner avec, mais ils peinent à se faire entendre. Voilà pourquoi il y a un retard dans la reconnaissance de la profession de tradipraticien par une loi.

Hi : Il existe en effet un projet de loi, déposé en 2002, visant à réglementer le métier de tradipraticien. Depuis, les choses peinent à avancer. En 2017, le projet de loi a été adopté en Conseil des ministres, puis rejeté par l'Ordre des Médecins. Où en est-on aujourd'hui ?

Ce projet de loi n'a toujours pas été voté, il n'a même pas été soumis de nouveau à l'Assemblée depuis 2017. Je suis pour une réglementation du métier car cela permettrait

d'éviter l'exercice de charlatans et les dérives. Il manque un cadre juridique pour encadrer la pratique de la médecine traditionnelle, c'est évident. Mais, avec ou sans loi, les gens se feront toujours soigner comme ça, partout dans le monde. Ceux qui veulent être soignés avec la médecine moderne continueront de le faire mais d'autres préféreront toujours la médecine traditionnelle. Avec l'ONG Anamed (abréviation d'Action pour la médecine naturelle, NDRL) dont je fais partie, nous luttons pour faire reconnaître cette pratique légalement et produire localement des médicaments issus de nos plantes médicinales. Nous formons et transmettons aussi nos connaissances à la nouvelle génération lors de séminaires ou ateliers de fabrication de pommades, de tisanes ou d'huiles. Il faut continuer à partager ce savoir pour éviter qu'on ne le perde un jour.

Hi : Cette année 2020, le monde a affronté une vaste pandémie de coronavirus. Le Sénégal a été relativement peu touché (15 806 cas depuis le 2 mars 2020, dont 15 425 guéris, 329 décès au 19 novembre 2020, NDRL) par rapport à de nombreux autres pays dans le monde. Comment les tradipraticiens ont-ils fait face à cette crise sanitaire ?

Les autorités locales ont rapidement demandé aux tradipraticiens de ne pas soigner directement les patients symptomatiques avant d'avoir le diagnostic, mais plutôt de les rediriger vers des centres de santé pour qu'ils se fassent tester. On les a impliqués dans cette lutte contre le virus en leur demandant de bien expliquer les gestes barrières aux patients qui venaient les voir. Des ateliers régionaux, en collaboration avec le Ministère de la santé et de l'action sociale, ont eu lieu dans ce sens cet été, pour former les tradipraticiens à la sensibilisation aux bonnes pratiques contre la Covid-19. Moi, j'ai eu environ 70 personnes testées positives à la Covid-19 qui sont venues me demander de les soigner. Je les ai soulagées grâce à l'Artemisia, la plante que l'on utilise généralement contre le paludisme. C'est une espèce qui est très présente dans l'actualité, alors qu'on la connaît depuis plus de 5000 ans ! C'est de cette plante qu'on extrait la fameuse chloroquine, qu'on utilise très régulièrement ici contre le paludisme, et qui a fait beaucoup parler d'elle. Toutes les personnes que j'ai soignées présentaient des formes légères, il fallait agir rapidement avant que cela ne se dégrade. Tous ont vu leur état s'améliorer. J'ai même soigné deux Français, dont un médecin (rires) !

Propos recueillis par Alexandra Jammet